

LE SENTIMENT « HUNGARUS » ET LA BIBLIOTHECA CORVINIANA

ISTVÁN MONOK

Université de Szeged, Szeged
Hongrie

Dans la deuxième moitié du 15^e siècle, la cour royale de Hongrie devint un foyer culturel qui permettait le fonctionnement non seulement d'institutions appelées à accueillir des courants intellectuels venant de l'extérieur, mais aussi d'ateliers de création. Ces ateliers étaient bien connus en Europe. Sous le règne (1458–1490) du roi Mátyás Hunyadi (Mathias Corvinus), la *Bibliotheca Corviniana*, fondée dans la cour royale de Buda, est devenue une des plus grandes bibliothèques européennes de l'époque. Cette bibliothèque est devenue plus tard le symbole le plus souvent cité de la civilisation de Hongrie et, à partir du 19^e siècle, un élément solide de l'identité hongroise. Nous avouons, bien volontiers, qu'en façonnant le nouveau visage de la bibliothèque nationale, nous tenons à faire ressortir les liens spirituels qui unissent la *Bibliotheca Corviniana* à la *Bibliotheca Regnicolaris* fondée par le comte Ferenc Széchényi (1802).

Mots-clefs : histoire, Hongrie, Transylvanie, histoire des bibliothèques, Bibliothèque nationale de Hongrie, mouvements intellectuels en Hongrie, histoire de l'art, historiographie, histoire des Églises

La civilisation hongroise est essentiellement réceptive. Aussi les recherches sur l'histoire de la réception portent-elles aussi, dans la plupart des cas sur l'histoire des rapports intellectuels. Jusqu'à la fin du 16^e siècle, les mouvements spirituels du christianisme occidental avaient atteint, quasi instantanément, le bassin des Carpathes. Dans la suite, le décalage entre la date de parution des livres en Europe occidentale et leur arrivée en Hongrie ne cessait de croître. Néanmoins, dans la deuxième moitié du 15^e siècle, la cour royale de Hongrie devint un foyer culturel qui permettait le fonctionnement non seulement d'institutions appelées à accueillir des courants intellectuels venant de l'extérieur, mais aussi d'ateliers de création. Ces ateliers étaient bien connus en Europe. Aux yeux des contemporains¹ et de la postérité,² ils égalaient les ateliers de l'Italie du Nord, de Vienne et des villes du bord du Danube. Sous le règne (1458–1490) du légendaire roi Mátyás Hunyadi (Mathias Corvinus),³ l'université de Buda, fondée par l'empereur Sigismond, fut réouverte, des ateliers se mirent à copier des livres et, en 1473,

parut le premier livre imprimé (avant même les débuts de l'imprimerie en Angleterre). Dans la cour royale, comme dans l'entourage des barons du royaume et des prélats, de nombreux savants et artistes humanistes, originaires d'Italie, de Vienne, des pays allemands, de Bohême et de Croatie, rivalisèrent dans la création⁴ et se disputèrent le droit de participer à un symposium (banquet) et d'accéder à l'une des plus grandes bibliothèques européennes de l'époque, la *Bibliotheca Corviniana* fondée dans la cour royale de Buda.

Cette bibliothèque est devenue plus tard le symbole le plus souvent cité de la civilisation de Hongrie et, à partir du 19^e siècle, un élément solide de l'identité hongroise.⁵ Nous avouons, bien volontiers, qu'en façonnant le nouveau visage de la bibliothèque nationale, nous tenons à faire ressortir les liens spirituels qui unissent la *Bibliotheca Corviniana* à la *Bibliotheca Regnicolaris* fondée par le comte Ferenc Széchényi.

Nous ne connaissons pas avec précision ce que contenait la *Bibliotheca Corviniana*. Nous avons cependant beaucoup d'informations utiles la concernant.⁶ Les volumes qui subsistent et les données sur ceux perdus donnent l'impression que la bibliothèque de Buda était vraiment conforme à l'esprit du temps. À côté d'œuvres standard du Moyen Âge (encyclopédies, écrits scolastiques, etc.), on y trouvait, en premier lieu, des textes des pères de l'Église de la fin de l'Antiquité, ensuite ceux d'auteurs antiques, dont des Grecs nouvellement découverts et traduits – ils y étaient présents même en grec –, et la littérature humaniste contemporaine.⁷ Les œuvres de Ficino et de son cercle étaient présentes à Buda en grand nombre, souvent avec un dédicace au roi. L'*Aithiopica* de Héliodóros⁸ et l'œuvre de Kónstantinos Porphyrogennétos intitulé *De caerimoniis*⁹ sont devenues connues à partir de l'exemplaire de la bibliothèque royale de Buda.

Parallèlement au stock réel, nous connaissons également une description contemporaine de la bibliothèque, le poème de louanges, intitulé « *De laudibus Augustae Bibliothecae* », ¹⁰ écrit par le florentin Naldo Naldi sur l'initiative du bibliothécaire Taddeo Ugoletto. Cette panégyrique qui énumère des livres ou, plus précisément des auteurs importants, reflète davantage les exigences humanistes que la réalité. Il est cependant très instructif car il présente la conception humaniste de ce qu'est une bibliothèque. L'aménagement de la bibliothèque a été réalisé par des maîtres florentins et le texte suggère qu'il s'agissait d'un studiolo princier où on trouvait, à côté des livres et des images, des curiosités d'histoire naturelle. La bibliothèque était la plus belle partie du palais de Buda pour montrer, selon Naldi, la supériorité du savoir.¹¹

Les descriptions ultérieures, moins marquées par la vision humaniste, ne sont probablement pas tout à fait fiables. Le dépôt comprenait vraisemblablement deux salles et non une (du moins, Miklós Oláh en cite deux) ; les murs et le plafond étaient ornés de fresques, les images étaient pourvues de légendes.¹² La bibliothèque se situait en prolongement des salles consacrées aux fonctions les plus im-

portantes du palais : la salle du trône et la chapelle. Actuellement, nous n'avons pas d'information précise sur la fonction représentative de la bibliothèque à l'époque du roi Mathias, mais elle devait être importante puisque les périodes ultérieures – y compris le temps des Turcs – l'ont classée parmi les curiosités du palais.

Après la mort de Mathias, dès le début du 16^e siècle, le sort de la bibliothèque fut scellé. Il n'y avait plus de raison de la conserver dans la cour de Buda qui n'ambitionnait plus d'être la plus haute instance organisatrice de la culture de Hongrie. Les humanistes avides de livres, en particulier ceux de Vienne,¹³ mais aussi les membres de la chancellerie tchèque à Buda en ont pris beaucoup.¹⁴ Après la bataille de Mohács, le palais de Buda fut mis à sac et Soliman II emporta, très probablement, une grande partie de la bibliothèque à Istanbul. Dès lors les manuscrits corviniens ont acquis une nouvelle signification : ils sont devenus les reliques du règne de Mathias dont le culte allait en s'épanouissant. Tous les successeurs de Mathias, les souverains Habsbourg comme les princes de Transylvanie, ont aspiré à posséder la « *Biblioteca Augusta* ».

L'histoire de la bibliothèque, sa constitution et son destin nous avertissent que, s'agissant d'un élément représentatif important du pouvoir, pour le comprendre entièrement, il faut avoir recours à tout un faisceau de disciplines. Il faut procéder à l'examen conjoint d'un ensemble de problèmes ressortissant à la philologie, à l'histoire de l'art et de la littérature, voire à l'historiographie, pour entrevoir le rôle qu'avait rempli jadis la bibliothèque dans la cour royale de Buda.

Cependant, dans le présent exposé, nous souhaitons parler en premier lieu de la survie de la bibliothèque au début de l'époque moderne. La plus importante question est comment la dispersion de cette bibliothèque a pu devenir un symbole de la division de la Hongrie en trois parties. Dans le titre de l'exposé nous évoquons à dessein le sentiment « hungarus » au lieu de parler de conscience hongroise.¹⁵ L'historiographie hongroise distingue la conscience collective des gens appartenant à plusieurs nationalités qui peuplaient le Royaume Hongrois au Moyen Âge et au début de l'époque moderne de l'identité culturelle nationale naissant au tournant des 18^e–19^e siècles. C'est à cette dernière époque que s'est formée, dans le bassin carpatique, la conscience de l'identité culturelle des Slovaques, des Roumains, des Croates, des Serbes, des Allemands et des Hongrois et que chacune de ces nations s'est dotée de structures appelées à soutenir cette identité.¹⁶

La recherche ne s'est jamais vraiment attaquée aux textes quasi contemporains relatifs à la bibliothèque du roi Mathias. Les données mises à jour par plusieurs générations de savants ont été rassemblées par Klára Zolnai dans un volume bibliographique, à l'issue de la célébration du 450^e anniversaire de la mort du roi Mathias.¹⁷ Ce livre marque une étape dans l'histoire des recherches sur la *Bibliotheca Corviniana*, car il est à l'origine d'une nouvelle méthode d'analyse. La plupart des corvinas ont été étudiées par Csaba Csapodi et sa femme, Klára Gárdonyi

qui, au moyen de véritables autopsies, ont donné des réponses claires à de nombreuses interrogations philologiques, en suivant l'histoire de tous les manuscrits et incunables mentionnés en rapport avec la bibliothèque de Mathias.¹⁸ Ils ont également traité de la survie de la bibliothèque aux 16^e–17^e siècles, dans plusieurs publications,¹⁹ résumées dans l'ouvrage²⁰ sur les manuscrits retrouvés par les troupes chrétiennes lors de la reprise de Buda aux Turcs.

Tous les chercheurs qui se sont occupés, depuis cinquante ans, de la survie de la Bibliothèque au cours des deux siècles suivant la mort de Mathias – dont Csapodi – ont utilisé comme sources les brèves annotations relevées par Klára Zolnai dans son livre cité. Ces annotations sont bonnes, mais ne remplacent pas les textes originaux. Et surtout, elles ne les remplacent pas lorsqu'il s'agit de reconstituer, en partant des mentions que contiennent journaux intimes, préfaces et lettres, les conditions de leur genèse et, plus précisément, comment ils en sont venus à évoquer la bibliothèque détruite. Si nous voulons examiner plus en détail l'histoire d'un volume corvina, il faut remonter aux textes liminaires des éditions de textes du 16^e siècle et aux livres publiés à l'époque. La profession d'historien du livre de Hongrie pourrait s'assigner l'objectif de réaliser une édition critique des textes dont proviennent les annotations, autrement dit, de faire un nouveau volume Klára Zolnai, dont on pourrait même garder la structure.²¹ La présente communication se propose, tout simplement, d'illustrer la méthode évoquée ci-dessus, en analysant deux documents datant du 16^e siècle relatifs à l'histoire de la Corvina, et aussi d'esquisser de nouvelles approches pour l'étude de l'histoire de la bibliothèque au début de l'époque moderne. Autre approche possible, on pourrait reconstituer, à partir des documents examinés, l'idée que se faisaient les contemporains de cette collection de haute valeur symbolique et de sa destruction. L'article d'Árpád Mikó publié dans le catalogue de l'exposition organisée, lors du bicentenaire de la Bibliothèque nationale, traite des « Histoires de la bibliothèque Corvina ». ²² L'auteur s'est volontairement abstenu de se pencher sur les 16^e–17^e siècles. Peut-être, parce que les recherches de base font défaut, peut-être aussi parce que les intentions et les affinités politiques des auteurs s'intéressant à l'histoire Corvina n'étaient pas aussi évidentes à cette époque que par la suite.

Nous ne pouvons ne pas évoquer, à ce propos, ce que nous attendons de l'entreprise « Europa humanistica » de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes du Centre National de la Recherche Scientifique. Théoriquement, le programme international prend en compte toutes les personnes nées avant 1600 qui ont publié, traduit, ou, dans un sens plus large, transmis des textes antérieurs à 1500.²³ Dans la série qui porte le même titre que le programme, les préfaces des publications sont publiées *in-extenso*, ce qui laisse espérer que grâce à de nouvelles données mises à jour, nous connaissons mieux l'histoire de la *Bibliotheca Corviniana* au 16^e siècle.²⁴

Revenant à l'histoire de la Bibliothèque, nous pouvons observer que Zolnai, ainsi que Csapodi, divisent les 16^e-17^e siècles en quatre périodes : la période du démantèlement après l'occupation de Buda par les Turcs, celle des notes parues dans le dernier tiers du 16^e siècle faisant état de la présence à Buda de nombreux livres, celle des tentatives de « récupération » dans la première moitié du 17^e siècle, et enfin la période de la confrontation avec les livres survivants inspectés après la reconquête.

Beaucoup de sources narratives subsistent de la première période (Ursinus Velinus, Miklós Oláh, Martin Brenner, Johannes Alexander Brasiccanus, etc.). Elles décrivent, avec force tournures de la rhétorique humaniste, la dégradation de la bibliothèque.²⁵ Dans la deuxième période, à la fin du 16^e siècle, des sources de plus en plus nombreuses font allusion à l'existence à Buda, sinon de la bibliothèque, du moins d'un grand nombre de manuscrits (David Ungnad, Stefan Gerlach, Salomon Schweiger, Reinold Libenau, etc.).²⁶ La note d'István Szamosközy, que Csapodi ne pouvait connaître, appartient à ce groupe de documents. Nous estimons importante la présentation détaillée de cette source, ne serait-ce qu'au point de vue de la méthodologie de la recherche.

Lors de la découverte d'une œuvre inédite de Szamosközy sur la philosophie de l'histoire,²⁷ nous l'avons présentée dans une publication succincte sur les sources transylvaines relatives à la Bibliotheca Corviniana.²⁸ Dans cette œuvre qui appartient au genre de l'*ars historica*, l'auteur compare, au point de vue de la méthode, les œuvres d'Antonio Bonfini et de Giovanni Michaele Bruto sur l'histoire de Hongrie.²⁹ Szamosközy écrit ce livre pour convaincre le prince Zsigmond Báthory qu'il fallait imprimer l'œuvre historique de Bruto, sinon elle allait périr et la postérité serait privée de la possibilité de s'en instruire.³⁰

Cette *ars historica* écrite par István Szamosközy, dont la littérature sur l'histoire de la Corvina n'a pu tenir compte jusqu'ici, argumente de la façon suivante en faveur la publication de l'œuvre de Brutus :

*« Multa inopinata accidere possunt, quae imbecillo librorum generi cladem ab omni aevo intulerunt, et nunc inferre possunt incendia, vastitates, blattae, incuria, rapinae, ac in summa punctum temporum quodlibet, quo vel maximarum rerum momenta vertuntur. Sic perierunt clarissimi librorum thesauri Philadelphi et Pergamenorum Regum: sic interiit nobilis illa et memoratissima Matthiae Regis bibliotheca Budae, multis millibus voluminum referta, ex cuius clade Heliodorus Aethiopicae historiae author, Stephanus Geographus, Polybius, Diodorus Siculus, Titus Alexander Cortesius de laubibus Matthiae Regis, Bonfinius de pudicitia coniugali, Crastonius Gorippus qui libros Joannidos scripsit, et quidam alii, velut ex mortuis redivivi fortuna quapiam conservati nuperrime in lucem prodierunt. »*³¹

Il ressort clairement de la dernière expression de la citation, « paru naguère » (*nuperrime in lucem prodierunt*) que Szamosközy a effectivement vu des impres-

sions préparées sur la base de corvinas. Ce passage de Szamosközy corrobore les résultats de nos recherches bibliographiques sur les textes contenus dans les manuscrits provenant de la *Bibliotheca Corviniana*.

Les manuscrits actuellement existants : Vincentius Obsopaeus a publié l'œuvre de Heliódoros Aithiopikés intitulée *Historias biblia X* sur la base de l'exemplaire de la Corvina (Bâle, 1534). D'après les notes de possesseurs, le manuscrit a passé, en 1577, de Joachim Camerarius au duc de Bavière, Albrecht V.³² Le même volume contient l'*Historia* de Polybios en grec, quant à la traduction latine de Nicolaus Perottus, elle se trouvait également dans le bibliothèque de Matthias. Elle a été offerte par un certain Ibrahim Machar au sultan en 1558/59 et elle n'est rentrée en Hongrie qu'en 1869.³³ Le texte de base de la première publication du Polybios grec a été également une corvina (Haguenau, 1530).³⁴ L'œuvre intitulée *Bibliotheca* de Diodorus Siculus a été publiée, elle aussi, pour la première fois en langue originale, par Obsopaeus, sur la base d'une corvina (Bâle, 1539)³⁵ et c'est lui qui a publié une seconde fois l'œuvre citée de Cortesius (sans en connaître la première publication : Haguenau, 1531), sur la base du manuscrit de la *Bibliotheca Corviniana* qui lui est parvenu en passant des mains János Corvin à celles de sa veuve puis au deuxième mari de cette dernière (Georges de Brandebourg).³⁶ L'œuvre d'Antonio Bonfini sur la chasteté et sur la pureté du mariage a dû être emmenée par la reine Béatrice de Buda à Naples, où elle a été achetée par Johannes Sambucus ; l'*editio princeps* (Bâle, 1572) a été faite, par ce dernier, à partir de l'exemplaire de sa bibliothèque, donc d'une corvina.³⁷

Aucun des manuscrits existants ne contient les œuvres des deux auteurs suivants (Corippus et Stephanus Geographus) mentionnés par Szamosközy. En se rappelant que l'humaniste de Transylvanie s'intéressait à la codicologie aussi³⁸ (il observait les différences entre les publications de textes antiques et humanistes et les manuscrits éventuellement retrouvés,³⁹ il faisait attention aux formes de nom, etc.), il n'est pas impossible qu'il ait gardé en mémoire des références aux pièces de la collection du grand roi et qu'il pouvait les citer à l'occasion sans prendre les volumes en main.⁴⁰

L'étude de ces deux auteurs – « *Crastonius Gorippus (sic !)* qui libros Joannidos scripsit » et Stephanus Geographus – est plus compliquée, mais promet des résultats plus intéressants. Il ne suffit pas de noter, à propos de ces deux cas, que la collection célèbre s'est enrichie grâce à Szamosközy, car d'autres problèmes se posent auxquels il faut faire face.

Le problème Corippus : Flavius Cresconius Corippus est un poète du 6^e siècle dont l'archiviste de Gyulafehérvár a cité l'œuvre intitulée *Iohannis, seu de bellis Lybicis*. Nous connaissons une autre œuvre de cet auteur : *De laudibus Iustini Augusti Minoris heroico carmine libri III*. Il n'est pas exclu que Szamosközy ait connu ce texte, publié par Michael Ruiz à Anvers en 1581.⁴¹ C'est peu probable cependant, car dans ce cas il n'aurait pas utilisé une forme erronée du nom. Avant

d'en présenter la source vraisemblable, il faut dire que la question Corippus (s'agit-il d'une corvina ou non ?, où se trouve-t-elle aujourd'hui ?) a déjà produit une bibliographie considérable. Csapodi, qui en a résumé une partie,⁴² a constaté que le manuscrit de la Trivulziana de Milan, tenu par beaucoup pour une corvina, n'appartenait pas à la bibliothèque de Mathias. Cet avis correspond à la position des éditeurs des textes de Iohannis,⁴³ qui ont tous eu connaissance de l'existence de la variante de Buda grâce au récit de Johannes Cuspinianus. Szamosközy connaissait aussi ce récit. Nous pouvons même dire plus : Nicolaus Gerbelius⁴⁴ a inclus dans son édition, outre la biographie de Cuspinianus, un catalogue des noms cités par celui-ci. Dans cette édition, nous trouvons mot à mot ce que Szamosközy dit : « *Crastonius Gorippus(!), qui libros Iohannidos scripsit, qui habentur in bibliotheca Budensi.* ».

Il faut cependant observer que Szamosközy n'a pas été le seul à se laisser abuser par le nom erroné. La même forme figure dans la *Bibliotheca universalis* bien connue de Conrad Gesner et la forme n'a pas changé dans les éditions de Gesner réalisées par Josias Simmler et Johann Jacob Frisius.⁴⁵ L'historiographe de Transylvanie aurait donc pu emprunter la forme erronée du nom à l'une ou l'autre des éditions citées, mais, comme nous l'avons déjà mentionné, il connaissait certainement la liste des noms de Gerbelius.

Stephanus Geographus : Szamosközy cite le nom de cet auteur sous cette forme car lui, ainsi que ses contemporains, savaient parfaitement de quel « Stephanus » s'agissait-il. Nous pensons qu'il s'agit de Stephanus Byzantinus qui a écrit au 5^e siècle une encyclopédie géographique intitulée *Ethnika* (le titre latin est : *De urbibus et populis*). Les humanistes y puisaient abondamment (comme le font les chercheurs de nos jours) pour découvrir la géographie ancienne de leur pays et des épisodes de son histoire.⁴⁶ Pourtant, la bibliographie spécialisée fort riche ne connaît aucune donnée prouvant que la collection de Buda ait possédé cette œuvre célèbre et nous ne savons pas non plus de quelle source Szamosközy en connaissait l'existence. Il est vrai qu'on en connaît trois éditions du 16^e siècle,⁴⁷ mais aucune n'indique que la base en serait une corvina. Les préfaces des éditions ultérieures⁴⁸ n'en parlent pas non plus, ni l'édition considérée la meilleure jusqu'à nos jours.⁴⁹

Szamosközy a-t-il vu le manuscrit même ? Théoriquement, nous ne pouvons pas l'exclure, compte tenu du grand nombre d'exemplaires conservés en Italie dont celui de la Bibliotheca Trivulziana.⁵⁰

Nous pensons qu'il convient de mentionner que l'Österreichische Nationalbibliothek possède une copie achetée à Sebastian Tegnagel,⁵¹ et que le répertoire de Csapodi fait également état de volumes de la même provenance : il est vrai que les deux sont des « corvinas douteuses ».⁵²

Dans cette situation, nous sommes obligés d'avancer des hypothèses. La supposition la plus logique est que, malgré le silence des sources consultées, Szamosközy aurait trouvé l'information dans un imprimé ou dans l'article *Stephanus Byzantinus* d'une encyclopédie contemporaine qui aurait mentionné que l'œuvre en question était disponible dans la Corvina.

Nous ne pouvons exclure, non plus, la possibilité que c'est une autre source qui a révélé à notre historiographe l'existence de l'encyclopédie géographique dans la Corvina. Bien qu'aucune des éditions du 16^e siècle (ni d'ailleurs celles ultérieures) n'ait été basée sur le manuscrit de la bibliothèque de Mathias, on peut quand-même imaginer que Szamosközy ait établi un lien entre leur parution et sa connaissance de l'existence du manuscrit. On est donc en droit de supposer, sans pouvoir l'affirmer, que l'auteur de l'*ars historica* a effectivement vu le manuscrit même.

Nous avons passé en revue sept manuscrits et dans un seul des cas n'avons-nous pas pu identifier la source de Szamosközy. Ce résultat montre qu'en lisant méthodiquement les préfaces des éditions de tous les textes antiques qui ont été associés à la Corvina, nous pouvons cerner de manière plus précise l'idée que se faisaient de la bibliothèque perdue, au 16^e siècle, les générations successives des humanistes européens. Ces informations étaient tout aussi accessibles à ceux qui ont voulu faire renaître, pour une raison ou pour une autre, la bibliothèque de Mathias. Or, nous savons que plusieurs tentatives ont été faites en ce sens au 17^e siècle.

Dans la présente communication, nous voudrions attirer l'attention sur les documents relatifs au projet de l'ordre des jésuites d'acquérir les livres.

Le comte Michael Rudolf Altham (1574–1638), général autrichien, était ambassadeur de l'empereur Mathias II auprès de la Porte et, en Transylvanie, auprès du prince Gábor Bethlen.⁵⁴ Le 8 avril 1618, le comte écrivit au pape pour lui demander d'échanger les livres turcs se trouvant dans la bibliothèque du grand-duc de Toscane contre les livres de Buda.⁵⁵ D'autres lettres, récemment trouvées prouvent que, de son côté, l'ordre des jésuites entreprit également des démarches pour seconder les efforts du pape. Le Général de l'ordre, Muzio Vitelleschi envoya une lettre (8 juin 1618) au recteur du collège jésuite de Vienne, Florianus Avancinus, dans laquelle il faisait état de ses doutes quant à l'issue de l'action. Il ne pensait guère possible d'acquérir la bibliothèque de Buda en échange des livres turcs qui se trouvaient dans la possession du grand-duc de Toscane (Cosimo II. Medici 1590–1621). Si le pape n'écrit pas, lui, Vitelleschi veut bien écrire au grand-duc concernant cette affaire.⁵⁶

La lettre suivante écrite, elle aussi par Vitelleschi, fut adressée à Caspar Gratiani, ambassadeur du sultan à Vienne (19 juin 1618).⁵⁷ Il informe l'ambassadeur qu'il était intervenu auprès du pape, mais celui-ci n'entendait pas se mêler de cette affaire. Il connaît la passion du grand-duc pour les antiquités. Or, un refus opposé

à la demande du Saint-Père les mettrait, tous deux, dans une position inconfortable. Cependant, dans une lettre datée du 29 septembre 1618, il se plaît à informer l'ambassadeur que le pape a changé d'avis et qu'il essaie de faire progresser l'affaire des livres turcs.⁵⁸

La bibliographie hongroise fait état des efforts de Gábor Bethlen, puis de György Rákóczi I, pour acquérir la collection se trouvant à Buda.⁵⁹ Or, Csaba Csapodi, qui a étudié à fond l'histoire de la bibliothèque de Mathias, a traité, dans plusieurs publications, de la question s'il pouvait y avoir encore des corvinas à Buda après 1526, quelle fraction de la bibliothèque pouvaient représenter les livres que n'avaient pris ni les humanistes bibliophiles, ni les mercenaires pillards, ni les agents du Trésor du Grand-Seigneur.⁶⁰ Ses recherches lui permettent de conclure que le peu de livres qui pouvaient encore se trouver au palais royal ne devaient guère présenter d'intérêt.⁶¹ Malgré l'argumentation nourrie de Csapodi, les correspondances citées ci-dessus nous incitent à ne pas exclure l'hypothèse contraire. Il est, en effet, difficile d'imaginer que les jésuites hongrois ou les princes de Transylvanie ne se seraient pas informés de ce qu'ils voulaient acquérir avant d'en essayer l'acquisition. Nous la retenons donc, bien que Luigi Ferdinando Marsigli n'ait trouvé, après la libération du château de l'occupation turque, que des manuscrits en papier non ornements.⁶²

Au début de cette étude, nous avons observé que l'histoire de la Corvina aux 16^e–17^e siècles permet de dégager des enseignements pointant au-delà des simples résultats philologiques. Ainsi, la politique culturelle de chacun des régimes des 19^e et 20^e siècles a défini sa position par rapport à cette bibliothèque. Aux 16^e et 17^e siècles, la dispersion de la collection a été perçue comme le symbole de la décomposition du pays. Les luttes pour la succession entre les Habsbourg et le parti hongrois (Ferdinand I^{er} et János Szapolyai), le détachement de la Transylvanie du Royaume en tant qu'État vassal de l'Empire ottoman et l'occupation turque de la Hongrie centrale, indiquent, avec précision, les directions de la dispersion de la Corvina. Le dessein humaniste de sauvegarder les manuscrits et de découvrir des variantes des textes d'auteurs antiques et médiévaux peut s'interpréter, dans cette analogie, comme correspondant au projet d'une union chrétienne (*unio christiana*) visant à refouler l'Empire ottoman musulman, qui sous-tendait la pensée politique de l'époque. Enfin, troisième parallèle, tout comme la pensée politique se focalisait, en Hongrie et en Transylvanie (des partisans des Habsbourg, de ceux de la protection ottomane et de ceux d'une Hongrie souveraine), sur la réunification du pays, le projet de sauvetage et de reconstitution de la *Bibliotheca Corviniana* est devenu le symbole de l'existence autonome la culture de Hongrie.⁶²

Les sources analysées dans cette étude illustrent trois visions distinctes. Les lettres et les préfaces des humanistes occidentaux, évoquant l'historique de tel ou tel volume de la Corvina, pleurent la perte de textes antiques. István Szamosközy,

l'historiographe humaniste hongrois de Transylvanie partage tout naturellement leurs sentiments. Mais il ne s'agit pas seulement de cela. À partir du moment où, de voïvodat, la Transylvanie est devenue une principauté indépendante (1541), ses princes s'efforçaient de promouvoir la culture de Hongrie (et non seulement celle de Transylvanie) dans l'esprit des valeurs du christianisme occidental. Comme organisateur de la culture, la cour princière de Gyulafehérvár est la digne héritière de la cour de Buda, même si les ressources financières des deux cours ne sont pas comparables. La fondation de collections centrales de la principauté (bibliothèques, archives), d'écoles (si possible, d'enseignement supérieur) et d'imprimeries, faisait partie des préoccupations de chacun des princes.⁶³ Il en était ainsi de Zsigmond Báthory, qui employait István Szamosközy comme archiviste. La traduction de Sallustius par János Baranyai Decsi parut sous son règne.⁶⁴ La préface en expose un programme de traduction conçu dans l'esprit de l'humanisme tardif. Baranyai Decsi énumère ici les auteurs dont il serait utile de traduire les œuvres en hongrois. Ce programme sera ensuite réalisé par les princes Gábor Bethlen (1613–1629) et György Rákóczi I^{er} (1631–1648). La Corvina, comme instrument représentatif du pouvoir, a été étudiée, de façon approfondie, par Árpád Mikó,⁶⁵ et la bibliographie hongroise traite abondamment du culte de Matthias resurgi à l'époque de Gábor Bethlen et de György Rákóczi I^{er}.⁶⁶ On peut donc considérer presque naturel que ces princes, qui avaient de très bonnes relations avec les dignitaires turcs, pensaient sérieusement à acquérir les manuscrits laissés à Buda ainsi que ceux qui avaient été emportés à Constantinople.

Cependant, les efforts des jésuites pour obtenir, par échange, les restes de la bibliothèque célèbre, exigent une explication plus poussée. À notre avis, ils sont motivés par deux idées non explicitées. Les deux servent le même objectif : mettre en avant le rôle de l'Ordre dans la reconstruction du système institutionnel de la culture hongroise (c'est-à-dire la culture du Royaume de Hongrie). L'acquisition de la Corvina en eût été l'acte symbolique le plus spectaculaire. Les efforts de recatholicisation déployés avec énergie, au début du 17^e siècle, ciblaient en premier lieu les familles aristocrates, non sans succès. L'acquisition des livres de Buda eût été fort utile pour la propagande : les jésuites qui dispensent les soins spirituels aux habitants des territoires occupés par le Turcs, « libèrent », en même temps, de leur prison les livres du grand roi, participent au redressement culturel du pays, etc. En poursuivant cette réflexion, nous prenons le risque d'avancer l'hypothèse selon laquelle il s'agissait de quelque chose de plus.

Le moteur de la recatholicisation de Hongrie, Péter Pázmány, archevêque d'Esztergom, était lui-même jésuite. Ses rapports avec les princes calvinistes de Transylvanie montrent qu'il n'était pas un partisan inconditionnel des Habsbourg. Aussi, poursuivait-t-il des débats sérieux, à ce sujet, avec Miklós Esterházy, palatin de Hongrie. Pázmány n'approuvait pas l'idée, en principe réalisable, d'une réunification du pays qui aurait commencé par la suppression de la principauté

vassale de Transylvanie, pour tourner ensuite contre les Turcs. Il estimait que cette option était irréaliste aux plans politique et militaire et, de plus, elle mettait en danger l'autonomie de la Hongrie et de la culture hongroise. Une option qui aurait tourné nombre de familles aristocratiques hongroise contre la dynastie. L'histoire lui a donné raison. La conclusion de la paix après la campagne victorieuse contre les Turcs (1664) fut suivie d'une conjuration de magnats hongrois contre l'empereur (1671) et la fin du 17^e et le début du 18^e siècles furent marqués par des guerres d'indépendance (Thököly, Rákóczi).

Les efforts de Péter Pázmány et des jésuites hongrois visaient à présenter la Hongrie au monde comme un pays à culture chrétienne autonome et à la relever dans cet esprit. Pour la rendre catholique, bien sûr. Le jésuite Melchior Inchofer (1585–1648) a même écrit l'histoire de l'Église de Hongrie,⁶⁷ mais les jésuites autrichiens (la politique autrichienne) en ont empêché la publication pendant longtemps. Selon la conception de cette œuvre, le christianisme hongrois n'est pas la « *filia* » de celui d'Autriche, mais une foi et une culture répandues avec succès par une église autonome depuis le règne de Saint Etienne.⁶⁸ Les jésuites continuaient à propager cette idée et à œuvrer pour fonder une *Provincia Hungarica* indépendante de la *Provincia Austriaca* (leurs efforts en cette matière n'ont pas abouti).⁶⁹ Ajoutons à cela que les aristocrates hongrois qui ne croyaient pas au succès d'une confrontation armée avec le pouvoir habsbourgeois, allaient tenter, au 18^e siècle, en suivant la même logique, de mettre en place un système de mécénat, appelé, d'une part, à soutenir les institutions culturelles et, d'autre part, à répandre un culte, certes catholique, mais hongrois, parmi les couches moins évoluées culturellement.

Nous pensons donc que les tentatives d'acquérir la *Bibliotheca Corviniana* participaient et de la politique apostolique et de la politique culturelle de la Compagnie. Vu sous cet angle, il importe peu de savoir s'il y avait à Buda, à l'époque des Turcs, des corvinas (manuscrits enluminés de la bibliothèque de Mathias) ou seulement des pièces de la chapelle royale (imprimés et manuscrits théologiques non ornementés en papier).

Dès avant le milieu du 18^e siècle, une documentation variée et riche s'est accumulée au sujet de la Bibliothèque Corvina.⁷⁰ La première monographie à ambition scientifique sur l'histoire de la bibliothèque, qui exploite, évalue et classe une partie des sources citées ci-dessus, est due à Schier Xistus (1728-1772), historien, membre de l'ordre de saint Augustin. L'auteur, doué d'un excellent sens rédactionnel, n'était pas seulement historien, mais aussi le bibliothécaire de la maison de l'ordre à Vienne. Il publia, en 1766, son étude sur *La naissance, le déclin, la destruction et les restes de la bibliothèque royale de Mathias Corvin à Buda*.⁷¹ Une deuxième édition, sortie après la mort de Schier, en 1799, prouve le succès de cette œuvre de 65 feuilles seulement. Elle est restée le livre de référence, régulièrement citée, au 19^e siècle. À la fin de la plaquette, Schier console ceux qui pleu-

rent la perte de la bibliothèque en disant que tandis qu'aucun volume ne subsiste de la bibliothèque d'Alexandrie des Ptolémées ou de celle de l'empereur de Byzance, de nombreux manuscrits merveilleusement décorés et magnifiquement reliés attestent le bien-fondé de la réputation de la *Bibliotheca Corviniana*. Il ajoute encore qu'il ne faut pas se lamenter qu'aucune bibliothèque de la Hongrie de son temps n'égale la splendeur de la bibliothèque royale de jadis, car les bibliothèques hongroises s'enrichissent, jour après jour, non seulement d'œuvres acquises à l'étranger, mais aussi d'œuvres nées dans le pays et dignes à la Corvina.

Nous connaissons nombreux projets de la deuxième moitié du 18^e siècle, qui proposaient de couronner le système d'institutions scientifiques de Hongrie par la fondation d'une société savante, c'est-à-dire d'une académie. L'époque de Mathias et la bibliothèque sont souvent citées dans ces projets selon lesquelles, la « réorganisation » de la bibliothèque, pourrait faire de Buda un des centres culturels importants de l'Europe. Le cas d'une sculpture en marbre rouge montre à quel point l'opinion publique était attachée au souvenir de la bibliothèque de Mathias. Ce chapiteau se trouve toujours à l'exposition permanente du Musée National de Hongrie. On peut lire sur cette œuvre emblématique, entre des volutes d'acanthe sur un ruban serpentin : « *Mathias princeps invictus ingenii voluptati opus hoc condidit generosum* ». ⁷² La sculpture reparut à la fin du 18^e siècle, retrouvée à côté de l'ancien hôtel de ville de Buda, près de l'église Notre-Dame. György Alajos Belnay, professeur de droit à Pozsony (Bratislava) l'a mentionnée le premier, dans son histoire de la littérature hongroise parue en 1799, et l'a, d'emblée, liée à la bibliothèque perdue du roi Mathias, sans autre argument que le texte gravé dans la pierre. ⁷³ Par la suite, rien n'a pu arrêter le mouvement : l'épigraphe s'est émancipée, a « quitté » le marbre, et la bibliographie en a fait l'inscription sur la porte, sur la façade de la bibliothèque. ⁷⁴ Qu'aucune source ne parle d'une colonne qui aurait soutenu la voûte de la salle de bibliothèque et qu'aucun voyageur ayant copié les inscriptions ne l'ait remarqué, ne gênait personne. La sculpture, une fois retrouvée et identifiée, cette belle fiction a été immédiatement intégrée dans l'histoire de l'art, pourtant discipline rigoureuse entre toutes. Aujourd'hui, nous savons que toutes les pierres de la Renaissance, trouvées dispersées dans le quartier du château de Buda, ne proviennent pas du palais royal. ⁷⁵ En ce qui concerne la pièce en question, nous devons avouer que nous n'en connaissons pas l'origine. Elle n'est intéressante que grâce à la tradition deux fois séculaire qui s'y attache.

Dès la fin du 18^e siècle et au début du 19^e, certaines pièces de la bibliothèque célèbre furent présentées aux enchères. Il faudra pourtant attendre quelque temps pour les premières tentatives en vue de les acquérir (selon certaines rédactions de l'époque : « ré-acquérir ») pour la Hongrie. Cependant lorsque l'idée de créer une bibliothèque nationale prend forme, plusieurs observent que si on avait un roi national, on pourrait avoir une bibliothèque nationale aussi. La formulation la plus nette de cette idée sortit de la plume de György Aranka (1791) : « On a l'habitude

de dire : le roi Mathias est mort et avec lui a disparu notre espoir d'une science hongroise ou nationale. Ce souverain rare, d'une intelligence supérieure à sa naissance, a commencé l'établissement d'une bibliothèque royale en la Grande Hongrie. Devenue la proie du pillage, ce qui en reste n'est plus une collection digne d'être appelée nationale. Il serait temps de commencer à mettre en lumière, pour le bien de notre pays, les nombreuses pièces précieuses, couvertes de poussière et de mites, qui sont autant de trésors enfouis du pays et de les rassembler pour en former une bibliothèque pour le public hongrois et étranger.»⁷⁶

Notes

- ¹ Naldo Naldi, *De laudibus Augustae Bibliothecae*, In: *Irodalomtörténeti emlékek* (Documentation de l'histoire littéraire), Éd. par Ábel Jenő, Budapest, 1890, 267.
- ² Le fait qui prouve le mieux que Hunyadi Mátyás a été classé parmi les seigneurs cultivés par la postérité est que le pape Paul V. (1605-1621) a fait peindre dans le palais du Vatican les bibliothèques les plus célèbres du monde et la fondation de la bibliothèque du roi Mathias y figure aussi. Cf. Jolán Balogh, *Mátyás király arcképei* (Portraits du roi Mathias), In: *Mátyás király emlékkönyv* (Album commémoratif du roi Mathias), Réd. par Imre Lukinich, Budapest, 1940, vol. I, 525.
- ³ Cf. Jörg K. Hoensch, *Mathias Corvinus, Diplomat, Feldherr und Mäzen*, Graz–Wien–Köln 1998; András Kubinyi, *Mátyás király* (Le roi Mathias), Budapest, 2001 ; Péter Kovács, *Mathias Corvinus*, Cosenza, 2001.
- ⁴ Jan Białostocki, *The Art of the Renaissance in Eastern Europe, Hungary, Bohemia, Poland*, Oxford, 1976; Rózsa Feuer-Tóth, *Art and Humanism in Hungary in the Age of Mathias Corvinus*, (Studia humanitatis, 8) Budapest, 1990; *Mathias Corvinus and Humanism in Central Europe*, Ed. by Tibor Klaniczay–József Jankovics (Studia humanitatis, 10), Budapest, 1994 ; Ernő Marosi, Die Corvinische Renaissance in Ungarn und ihre Ausstrahlung in Ostmitteleuropa, In: *Humanismus und Renaissance in Ostmitteleuropa vor der Reformation*, Hrsg. Winfried Eberhard–Alfred A. Strnad, Köln–Weimar–Wien, 1996, 173–187.
- ⁵ Árpád Mikó, La nascita della biblioteca di Mattia Corvino e il suo ruolo nella rappresentazione del sovrano ; Edit Madas, La storia della Bibliotheca Corviniana nell'Ungheria dell'età moderna, In : *Nel segno del Corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443–1490)*, Cura di Ernesto Milano, Modena, 2002, 23–32, 233–240.
- ⁶ Csaba Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock*, (Studia humanitatis, 1), Budapest 1973, (abrévié : CL) ; Cf. Árpád Mikó, Stories of the Corvinian Library, In: *Uralkodók és corvinák / Potentates and Corvinas*, Az Országos Széchényi Könyvtár jubileumi kiállítása alapításának 200. évfordulóján / Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library, Ed. by Karsay Orsolya, Budapest, 2002, 139–155.
- ⁷ Orsolya Karsay, *A „fenséges könyvtár dicsérete”* (Louange de la bibliothèque majestueuse), *Magyar Könyvszemle* (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1991, 316–324, en particulier 319–320.
- ⁸ CL (*op. cit.* voir supra la note 6.) Nr. 539.
- ⁹ CL (*op. cit.* voir supra la note 6.) Nr. 377.
- ¹⁰ CL (*op. cit.* voir supra la note 6.) Nr. 435.
- ¹¹ Potentates ... *op. cit.* (voir supra la note 6.) 37–53.

- ¹² Jolán Balogh, *A művészet Mátyás király udvarában* (L'art dans la cour du roi Mathias) vol. I–II, Budapest 1966, I, 62–65. ; Árpád Mikó *op. cit.* (voir supra la note 5.)
- ¹³ Ferenc Földesi, From Buda to Vienna, In: *Potentates ... op. cit.* (voir supra la note 6.) 97–102.
- ¹⁴ Árpád Mikó, *Az olomouci Alberti-corvina – Augustinus Olomucensis könyve* (La corvina-Alberti à Olomouc – Livre d'Augustinus Olomucensis), *Művészettörténeti Értesítő* (Bulletin de l'histoire de l'art) 1985, 65–72.
- ¹⁵ Tibor Klaniczay, Die Benennungen “Hungaria” und “Pannonia” als Mittel der Identitätssuche der Ungarn, In: *Antike Rezeption und nationale Identität in der Renaissance insbesondere in Deutschland und in Ungarn*, Hrsg. von Klaniczay, Tibor–Németh, S. Katalin–Schmidt, Paul-Gerhardt (Studia Humanitatis, 9), Budapest, 1993, 83–100. ; Jenő Szűcs, *Nemzetiség a feudalizmus korában* (Nation in Feudalism), Budapest, 1972.
- ¹⁶ István Monok, *Cara Patria ac publica utilitas – Széchenyi Ferenc könyvtáralapítása* (La fondation de la Bibliothèque nationale par Ferenc Széchenyi), *Századok* (Les siècles), 2004. 362–378.
- ¹⁷ *Bibliographia Bibliothecae regis Mathiae Corvini, Mátyás Király könyvtárának irodalma*, Fitz József közreműködésével összeállította Zolnai Klára (Établie par Klára Zolnai en coopération de József Fitz), Budapest, 1942.
- ¹⁸ Les plus importants récapitulatifs : Csaba Csapodi, CL (voir supra la note 6.) ; Csaba Csapodi–Klára Gárdonyi, *Bibliotheca Corviniana*, 3^e édition complétée, Budapest, 1981.
- ¹⁹ Csaba Csapodi, *Mikor pusztult el Mátyás király könyvtára?* (Quand la bibliothèque du roi Mathias a été perdue?), *Magyar Könyvszemle* (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1961, 394–421. ; (dans un cahier à part, le même : Budapest, 1961, A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei 24. (Bulletins de la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences. 24.) ; Csaba Csapodi, *Wann wurde die Bibliothek des Königs Mathias Corvinus vernichtet?* Gutenberg Jahrbuch, 1971, 384–390.
- ²⁰ Csaba Csapodi, *A budai királyi palotában 1686-ban talált kódexek és nyomtatott könyvek* (Livres et manuscrits retrouvés en 1686 dans le palais royale de Buda), Budapest, 1984, A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának Közleményei (Bulletins de la Bibliothèque de l'Académie Hongroise des Sciences) 15(90) Nouvelle série.
- ²¹ Zolnai, *op. cit.* (voir supra la note 17.) Évidemment complété par le compte rendu bibliographique, dans un chapitre autonome, des approches iconographiques et de point de vue d'histoire de l'art. Voir la note 1. Les chapitres sont les suivants : A Corvina Mátyás idején (La Corvina au temps de Mathias) – A Corvina Mátyás utódai alatt (La Corvina sous le règne des successeurs de Mathias) – A Corvina török kézen (La Corvina en possession turque) – A maradványok felkutatása (Recherche des restes) – Történeti analízis (Analyse historique) – Történeti szintézis (Synthèse historique) – A fennmaradt kötetek (Les volumes subsistants) – Kétes és elveszett Korvinák (Corvinas douteux et perdus).
- ²² In: *Potentates ... op. cit.* (voir supra la note 6.)
- ²³ Le directeur du programme est Jean-Francois Maillard, en premier, un répertoire a paru sur les personnes et sur les éditions de texte à examiner: *L'Europe des humanistes (XIV^e–XVII^e siècles)*, Répertoire par Jean-Francois Maillard, Judith Kecskeméti, Monique Portalier, Paris–Turnhout, 1998, CNRS, Brepols.
- ²⁴ Les deux premiers volumes sont parus : *La France des humanistes, Hellénistes I*, par Jean François Maillard, Judith Kecskeméti, Catherine Magnien, Monique Portalier, Paris–Turnhout, 2001, CNRS, Brepols ; *La France des humanistes. Henri II Estienne éditeur et écrivain*, par Judith Kecskeméti, Bénédicte Boudou, Hélène Cazes, sous la dir. de Jean Céard, Paris–Turnhout, 2003, CNRS, Brepols
- ²⁵ Csaba Csapodi a récapitulé ces opinions dans sa monographie anglaise aussi. Cf. CL *op. cit.* (voir supra la note 6.) pag. 72–90.

- ²⁶ Ibidem, cf. Csapodi 1961, *op. cit.* (voir supra la note 19.) 47–48.
- ²⁷ Mihály Balázs–István Monok, *Szamosközy István és a Corvina* (István Szamosközy et la Corvina), *Magyar Könyvszemle* (Revue pour l’histoire du livre et de la presse), 1986, 215–219.
- ²⁸ Son nom latin est Stephanus Samosius (1565–1612?), l’archiviste du prince de Transylvanie à Gyulafehérvár (Alba Iulia en Roumanie), historiographe.
- ²⁹ Mihály Balázs–István Monok–Ibolya Tar (trad.), *Az első magyar ars historica: Szamosközy István Giovanni Michaele Bruto történetírói módszeréről (1594–1598)* (Le premier ars historica hongrois : István Szamosközy sur la méthode de Giovanni Michaele Bruto (1594–1598), *Lymbus*, Vol. 4, Szeged, 1992, 49–86.
- ³⁰ Du point de vue de la Corvina il est négligeable que cette proposition a aussi été faite pour mettre en une situation désagréable l’historiographe Bruto qui a quitté la famille Báthory pour passer du côté des Habsbourg. Bruto a écrit son œuvre historique en tant que partisan des Báthory. L’œuvre n’a paru que dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Cf : Mihály Balázs–István Monok, *Történetírók Báthory Zsigmond udvarában, Szamosközy István és Baranyai Decsi János kiadatlan műveiről*, (Historiographes dans la cour de Zsigmond Báthory, Sur les œuvres inédites de István Szamosközy et de János Baranyai Decsi) in: *Magyar reneszánsz udvari kultúra* (Culture de la cour dans la renaissance hongroise), Réd. par Ágnes R. Várkonyi, Budapest, 1987, 249–262.
- ³¹ *Ars historica op. cit.* (voir supra la note 29.) pag. 56.
- ³² *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 315, Nr. 539.
- ³³ *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 540.
- ³⁴ *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 539. ; Csapodi se réfère aussi à l’œuvre de Mattheus Sebastianus, *Oratio de rege Pannoniae Mathia recitata*, Wittenberg, 1551, qui cite la première édition de Polybios – Szamosközy en a aussi pu s’informer.
- ³⁵ *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 225.
- ³⁶ *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 206., Nr. 207.
- ³⁷ *CL op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 131., et Antonio Bonfini, *Symposion de virginitate et pudicitia coniugali*, Ed. Stephanus Apró (Bibliotheca Scriptorum Meii Recentisque Aevorum) Budapest, 1943, 16–19.
- ³⁸ La corvina de Szamosközy : Depuis l’édition Szamosközy de Sándor Szilágyi en 1877, nous savons (*Szamosközy István történeti maradványai* [Les fragments historiques de István Szamosközy] Éd. par Sándor Szilágyi, [Monumenta Hungariae Historia. Scriptores, 18] Budapest, 1877, 105–106.) que par le hasard, l’œuvre de Marcus Iunianus Iustinus enregistrée sous le titre *Epitomen historiarum Philippicarum Trogi Pompei* a passé à l’historiographe (« casu quopiam ad me delatam » sc. manuscriptam), laquelle œuvre est reconnue aussi par Csaba Csapodi comme une corvina authentique perdue (CL Nr. 374). En rapport de ce manuscrit, Zsigmond Jakó se réfère à l’intérêt codicologique de l’archiviste du prince, lequel intérêt est aussi rendu évident sur la base de la description de Szamosközy, prêtée à Antonio Marietti, sur le manuscrit perdu au moment du ravage de la bibliothèque jésuite de Kolozsvár en 1603 : « Hunc librum paucis ante mensibus, quam haec clades patriae incumberet, Antonio Marietto erudito Jesuitae, malo codicis genio et meo fato utendum accomodaveram, quod ideo libentius in hac publicae privataeque cladis memoria refero, quod praeclarus auctor praenomine et nomine temporum iniuria amisso atque etiam libri titulo, quem adscripsi, intercepto solo cognomine residuo ex omnibus opinor, typographii Achephalos hactenus prodiit » (Szamosközy 1877. 106–107.). Dans la suite, Jakó suppose que la corvina a dû passer de la bibliothèque ravagée du prince Zsigmond Báthory (1598) à son archiviste (Zsigmond Jakó, *Erdély és a Corvina* (La Transylvanie et la Corvina), in: Zsigmond Jakó, *Írás, könyv, értelmiség* (Écriture, livre, intellectuelles), Bukarest, 1974, 176.

- ³⁹ Son recueil d'épigraphes a paru de son vivant (Padou, 1593), mais il a aussi continué de recueillir après la parution. Voir l'édition de son travail subsistant en manuscrit et l'édition fac-similé de la publication de l'époque : István Szamosközy, *Analecta lapidum (1593) – Inscriptiones Romanae Albae Juliae et circa locorum (1598)*, Classé pour la publication par Mihály Balázs, István Monok. Szeged, 1992.
- ⁴⁰ Il n'a pas pu voir les manuscrits mêmes car, dans son époque, ils étaient déjà à Vienne ou sur des territoires germaniques. Il est improbable qu'il en ait rencontré un seul lors de son voyage en Italie.
- ⁴¹ *Corippi ... de laudibus Iustini Augusti Minoris heroico carmine libri III ...* per Michaelem Rui-zium, Antuerpiae, 1581, Plantin.
- ⁴² CL *op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 205; Voir encore P. A. Budik, *Entstehung und Verfall der berühmten von König Mathias Corvinus gestifteten Bibliotheken zu Ofen*, Jahrbücher der Literatur, 1839, Wien, Anzeige-Blatt, 37–56. ; Vilmos Fraknói, *Két hét olaszországi könyv- és levéltárakban* (Deux semaines dans les bibliothèques et aux archives) Magyar Könyvszemle (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1878, 125–128. ; János Csontos, *Külföldi mozgalmak a Corvina-irodalom terén* (Mouvements étrangers dans le domaine de la bibliographie Corvina), Magyar Könyvszemle (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1878, 214–215. ; idem, *Latin Corvin-codexek bibliographiai jegyzéke*, (Liste bibliographiques des manuscrits Corvin latins), Magyar Könyvszemle (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1881, 165–166. ; Gustav Loewe, *Rheinisches Museum*, 1883, 315–316. ; Jenő Ábel, *Corippus Joannisáról* (Sur Joannis de Corippus) *Egyetemes Philologiai Közlöny* (Bulletin de la philologie universelle), 1883, 948–950. ; János Csontos, *Hazai vonatkozású kéziratok a Gróf Trivulzio-család milánói könyvtárában*, (Manuscrits relatifs à la Hongrie dans la bibliothèque de la famille Trivulzio à Milan), Magyar Könyvszemle (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1891, 145–146. ; Gyula Schönherr, *A milanoi korvin-kódexekről* (Sur les manuscrits Corvin de Milan), Magyar Könyvszemle (Revue pour l'histoire du livre et de la presse), 1896, 161–168.; Max Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur*, Bd. I, München, 1911, 168–170.
- ⁴³ A *De laudibus Iustini ...* suite à la première édition en 1581, contrairement aux 3 éditions du 17^e, 6 du 18^e, 4 du 19^e et 3 du 20^e siècle (voir les énumérations : Corippe, *Éloge de l'Empereur Justin, II*, Texte établi et traduit par Serge Antés, Paris, 1981, CVII–CXI.) l'édition princeps de *Johannis : Mediolani*, 1820 (ed. Pietro Mazzuchelli) ; les 29 volumes de la série *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* d'Immanuel Bekker contient aussi son édition : Bonnae, 1936; cela a été suivi par l'édition la plus souvent utilisée jusqu'à nos jours, Joseph Partsch, *Monumenta Germaniae Historia, Auctores Antiquissimi III/2*. Berolini, 1879 ; ensuit par l'édition de Michael Petschenig (Berolini, 1886) ; la seule traduction a paru ensuite (sur microfilm) G. W. Shea, *The Iohannis of Flavius Cresconius Corippus Prolegomena and Translation*, Diss. Columbia Univ. New York, 1966 ; Adalberto Hamman a repris l'édition de Petschenig, *Patrologiae cursus completus, Supplementum, Vol. IV*. Paris, 1968, 998–1127., et enfin l'édition critique : J. Diggle–F. R. Goodyear, Cambridge Univ. Press, 1970.
- ⁴⁴ *Joannis Cuspiniani ... De Caesaribus atque Imperatoribus Romanis ... Vita Ioannis Cuspiniani et de utilitate huius historiae*, per Nicolaum Gerbelium, Strassburg, 1540. 216.
- ⁴⁵ Basileae, 1545. 1574 et 1583.
- ⁴⁶ En regardant les volumes de l'*Année philologique*, nous nous sommes surtout rencontrés d'études ayant ce point de vue.
- ⁴⁷ *Peri poleón*. Aldus Manutius l'a publié en grec sous le titre *De urbibus*, Venice, 1602. (editio princeps) ; Héritiers de Philippo Junta, Florence, 1521; Guilielmus Xylander, Bâle, 1568.
- ⁴⁸ Theodor Pinedo–Jacobus Gronovius, Amsterdam, 1678, (idem : 1725); Abraham Berke-lius–Jacobus Gronovius, Leide, 1688, (idem 1694); Lucas Holstenius–Theodor Ryck, Leide,

- 1684 (idem 1692 et Utrecht, 1691); Publié avec les notes de Pinedo, Holstenius et Berkelius par Quilhelmus Dindorf, Leipzig, 1825 ; Antonius Westermann, Leipzig, 1839 (Teubner).
- 49 Stephani Byzantini *Ethnicorum quae supersunt ex recensione Augusti Meinekii* Berolini, 1849; réimpression inchangée : Graz, 1958.
- 50 Paul Oskar Kristeller, *Iter Italicum*, Vol. I, London–Leiden, 1965, 360. Nr. 737; les autres en copie, même lieu, Vol. II, London–Leiden, 1967., 335., 442–444., 531. D’autres corvinas dans la Trivultiana : CL *op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 541 et Nr. 577.
- 51 Petri Lambecii ... *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensi Liber primus* ... Ed. altera, Opera et studio Adami Francisci Kollarii ... Vindobonae, 1766, 127. CL *op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 320, Nr. 459.
- 52 *Allgemeine Deutsche Biographie* I. 366.
- 53 Vilmos Frank, *A budai Corvin-könyvtár történetéhez* (À l’histoire de le Bibliothèque Corvin de Buda), Archeológiai Értesítő (Bulletin de l’archéologie), 1874, 297–299.
- 54 *Erdélyi és hódoltsági jezsuita missziók, I/1–2*, (Les missions jésuites en Transylvanie et en Hongrie occupée par les Turcs) 1609–1625, Sajtó alá rend. (éd. par) Balázs Mihály, Fricsy Ádám, Lukács László, Monok István, Szeged, 1990, 322.: « Alias quoque literas easque paulo recentiores a Reverentia Vestra accepi, quibus studium Illustrissimi Comitis ab Altham, quo ille rem christianam in Hungaria, Transylvania, Wallachia vicinisque regionibus promovere satagit, explicabat; quod ego a me suggeri possit, quo a Magno duce Hetruriae capsula illa librorum Turcicorum in compensationem Bibliothecae Budensis impetrari possit; quod tamen admodum difficile impetratu fore video. Quod attinet ad literas a Sua Sanctitate ad ipsum Comitem, eae difficulter impetrabuntur. Quod si sine illis meae literae ipsi gratiae futurae putentur, libenter eas ad ipsum prima occasione transmittam. »
- 55 Erdélyi ... *op. cit.* (voir supra la note 55.) 322–323.
- 56 Erdélyi ... *op. cit.* (voir supra la note 55.) 330.
- 57 Voir la récapitulation des données parues à plusieurs endroits : István Harsányi, *A sárospataki Rákóczi-könyvtár és katalógusa* (La bibliothèque Rákóczi à Sárospatak), Budapest, 1917. 6. ; Csapodi 1961 *op. cit.* (voir supra la note 19.) ; Csapodi 1971 *op. cit.* (voir supra la note 19.) ; Csapodi 1961 *op. cit.* (voir supra la note 19.) ; Csapodi 1971 *op. cit.* (voir supra la note 19.) ; CL *op. cit.* (voir supra la note 6.) Nr. 72–92.; Csapodi 1984 *op. cit.* (voir supra la note 20.) ; Csapodi 1984 *op. cit.* (voir supra la note 20.) 43–51. és 81–82.
- 60 Une liste a été faite des livres, dont aujourd’hui nous connaissons trois copies manuscrites. Elle a été publiée deux fois à l’époque : Julius Pflugk, *Epistola ad Vitum a Seckendorf praeter fata Bibliothecae Budensis, librorum quoque ultima expugnatione repertorum catalogum exhibens*, Jenae, 1688. ; *De bibliothecis atque archivis virorum clarissimorum libelli et commentationes antediluvianis*, Antehac edidit Joachimus Joannes Maderus, Secundam editionem curavit Ioannes Andreas Schmidt, Helmstadi, 1702, 335–352. (la liste des livres de Buda ne figurait pas dans la première édition de la collection); Interprétation moderne de la liste : Csapodi 1984 *op. cit.* (voir supra la note 20.)
- 61 Il est importante d’accentuer qu’il ne s’agit pas d’une culture hongroise car dans cette époque, le point de vue national n’existait pas encore en la même forme qu’au milieu du 18^e siècle. Il s’agissait de l’unité du Royaume Hongrois en face de l’Empire Turc et celle des Habsbourg et ce Royaume hongrois avait des habitants de beaucoup de nationalités. Il existait en même temps une conscience « Hungarus » unie. Voir Tibor Klaniczay, Die Benennungen „Hungaria” und „Pannonia” als Mittel der Identitätssuche der Ungarn, In: *Antike Rezeption und nationale Identität in der Renaissance insbesondere in Deutschland und in Ungarn*, Hrsg. von Tibor Klaniczay – Katalin S. Németh – Paul-Gerhardt Schmidt, Budapest, 1993. 83–100.
- 62 Cf. Tibor Klaniczay, Die Soziale und institutionelle Infrastruktur der ungarischen Renaissance, In: *Die Renaissance im Blick der Nationen Europas*, Hrsg. von Georg Kaufmann, Wies-

- baden, 1991, (Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung, Bd. 9) 319–338. ; Tibor Klaniczay, Les intellectuels dans un pays sans universités (Hongrie: 16^e siècle), In: *Intellectuels français, intellectuels hongrois*, Éd. par Béla Köpeczi, Budapest–Paris, 1985, 99–109.
- 64 *Az Caius Crispus Sallustiusnak ket historiaia ...* (Les deux histoires de Caius Crispus) Szebenben, 1596 (RMNy 786) editio facsimile par Ágnes Kurcz et Béla Varjas, Budapest, 1979.
- 65 Árpád Mikó, Mathias Corvinus–Mathias Augustus, L’arte all’antica nel servizio del potere, In: *Cultura e potere nel rinascimento*, A cura di Luisa Secchi Tarugi, Firenze, 1999, 209–220.
- 66 Présentation récapitulative, en langue non hongroise : *Millénaire de l’histoire de Hongrie*, Sous la dir. de Péter Hanák, Budapest, 1986. (László Makkai, 51–63. : La scission du pays en trois parties ; Kálmán Benda, 64–88. : La réunification de la Hongrie dans l’Empire des Habsbourg) ; *Histoire de la Transylvanie*, Sous la dir. de Béla Köpeczi, Budapest, 1992 (Gábor Bartha, 239–292. : La première période de la Principauté de Transylvanie 1526–1606 ; Katalin Péter, 293–345. : L’âge d’or de la Principauté de Transylvanie 1606–1660) ; István Nemeskürty, *Nous, les Hongrois, Histoire de Hongrie*, Budapest, 1994, 130–207. ; Béla Köpeczi, *Histoire de l’histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1994.
- 67 *Annales ecclesiastici Regni Hungariae*, Romae, 1644.
- 68 Dezső Dümmerth, *Inchofer Menyhért küzdelmei és tragédiája Rómában* (Les luttes et la tragédie de Melchior Inchofer à Rome) 1641–1648, In: idem : *Írástudók küzdelmei, Magyar művelődéstörténeti tanulmányok* (Luttes des intellectuels, Études sur l’histoire de la civilisation hongroise), Budapest, 1987, 155–204.
- 69 Cf. László Lukács, *A független magyar jezsuita rendtartomány kérdése és az osztrák abszolutizmus* (La question d’une indépendante province jésuite hongroise et l’absolutisme autrichien), 1649–1773, Szeged, 1989.
- 70 cf. Edit Madas, *op. cit.* (voir supra la note 5.)
- 71 *Dissertatio de regiae Budensis Bibliothecae Mathiae ortu, lapsu, interitu et reliquiis*, Vindobonae, 1766.
- 72 Jolán Balogh *op. cit.* (voir supra la note 12.) I, 110; II, 73 ; cf. Árpád Mikó, *op. cit.* (voir supra la note 5.).
- 73 Georgius Belnay, *Historia literarum bonarumque artium*, Posonii, 1799, 50.
- 74 József Fögel, *A könyvtár története az 1471-i összeesküvés után Mátyás király haláláig* (L’histoire de la bibliothèque après la conspiration de 1471 jusqu’à la mort du roi Mathias) In: *Bibliotheca Corvina*, Réd. par Albert Berzeviczy–Ferenc Kollányi–Tibor Gerevich, Budapest, 1927, 222–245.
- 75 Voir par exemple les résultats récents des fouilles sur la place Szent György où on a trouvé, parmi les débris d’une maison originaire de la fin du Moyen Âge, beaucoup de sculptures tombées all’antica de l’époque Jagellon, in situ. Une d’entre elles s’attache à un fragment de frise retrouvé à la fin du 19^e siècle, qui a été lié jusqu’ici au palais du roi Mathias, évidemment par défaut (trouvaille d’András Végh) ; cf. Árpád Mikó, *op. cit.* (voir supra la note 5.).
- 76 György Aranka, *Egy magyar Nyelvmívelő Társaságnak szükségessége*, (Écho de la fondation de la bibliothèque nationale de Hongrie), cite Kókay György, *Nemzeti könyvtárunk megalapításának visszhangja a korabeli sajtóban*, (La nécessité d’une Société hongroise pour la défense de la langue nationale). In idem : György Kókay, *Könyv, sajtó és irodalom a felvilágosodás korában* (Livre, presse et littérature à l’époque des Lumières), Budapest, 1983, 191.